

Le deuil entre proscription et prescription

Jean-Pierre BASCLET

Texte écrit pour la revue Psychologues et Psychologies, N° 126, repris pour le Courrier de l'APM en Janvier 99

*« Il y a de la profondeur caché dans mon langage.
(...) C'est donc qu'entre ma parole et ce qui
l'anime il y a quelque chose que j'ignore. Peut être
quelqu'un. Je ne crois pas porter de dieu ».*

André Frédérique

« Histoires blanches ».

Il y a quelques années, René Clément et Jacqueline Maillard, tous deux psychologues, nous rappelaient que « le rétrovirus HIV pose l'évidence de la Mort là où le Social et le Médical s'employaient à l'occulter ».

En usant de l'imparfait, René Clément et Jacqueline Maillard soulignaient bien que quelque chose avait changé du côté de ce travail d'occultation de la Mort, par le Social et le Médical.

Ce n'est pas de mourir qui est nouveau, mais c'est peut être d'en parler autant, dans un tel foisonnement de production diverses (desquelles les « psys » de tous ordres ne sont pas absents).

Quel contraste, en effet, entre la pénombre et le silence épais, conséquences de cette occultation et l'aveuglant tintamarre dont résonne l'espace langagier, envahi depuis quelques temps par une foule d'expressions dont la seule juxtaposition témoigne pour le moins, d'une certaine confusion des genres : « accompagnement », « soins palliatifs », « les stades du mourir », « le travail de deuil », « le travail de trépas », etc...

Après le vide, le trop plein ?

Souvenons nous : il n'y a pas si longtemps, tout au plus une vingtaine d'années, Philippe Ariès nous entretenait de « la mort inversée ». En 1975, il écrit à propos du « changement des attitudes devant la Mort dans les sociétés occidentales » : « il apparaît bien en effet que les sociologues d'aujourd'hui appliquent à la mort et à la défense d'en parler l'exemple que leur a donné Freud à propos du sexe et de ses interdits ».

C'est à propos du deuil que ces changements d'attitudes sont le plus visibles, c'est à dire à propos de ce qui se montre ou se ritualise de la perte, par un sujet, d'un objet d'amour. Philippe Ariès écrit : « ce qui était commandé par la conscience individuelle ou par la volonté générale est désormais défendu. Ce qui était défendu est aujourd'hui recommandé. Il ne convient

plus d'afficher sa peine ni même d'avoir l'air d'en éprouver ».

Dix ans auparavant, Geoffrey Gorer témoignait lui aussi du rejet et de la suppression du deuil en occident, allant même jusqu'à évoquer la « pornographie de la mort », et à écrire : « de nos jours, la mort et l'affliction sont traitées avec à peu près la même pudibonderie que l'étaient les pulsions sexuelles il y a un siècle ». Ainsi constatait-il que se refermait une époque durant laquelle : « la mort était sans mystère, sauf au sens où la mort est toujours un mystère ». Mystère dont François Mitterrand regrette « qu'en ces temps de sécheresse spirituelle », les hommes « pressés d'exister », « paraissent l'é luder ».

L'histoire du déclin des manifestations du deuil semble avoir pris naissance au début du XXème siècle et même précisément avec plus d'intensité après la guerre de 1914, ainsi que le fait remarquer Michel Vovelle : « les rituels du deuil se sont défaits, par une évolution continue que l'on peut faire remonter aux lendemains de la Première Guerre Mondiale ».

D'après Ariès, alors qu'à partir du XIIIème siècle, les manifestations du deuil, en perdant de leur spontanéité, se sont ritualisées, au début du XXème siècle, elles vont être l'objet d'une quasi interdiction : « la bienséance interdit désormais toute référence à la mort. C'est morbide, on parle comme si elle n'existait pas. Il y a seulement des gens qui disparaissent ... ».

Ainsi, s'ouvre, semble-t-il, au moment même où Freud écrit « Deuil et mélancolie », une autre période où, de la mort, il ne sera paradoxalement plus question dans ses manifestations le plus socialisées. Paradoxe d'une époque en effet, où alors que les gens meurent de plus en plus à l'hôpital, alors que deux guerres mondiales viennent « créer du cadavre » (que l'une au moins s'efforcera de faire disparaître), les formes ritualisées du deuil se trouvent escamotées, alors même que dans le langage, bien au delà de celui des « psys », une notion

comme celle de « travail du deuil » connaît un succès croissant.

« Deuil et Mélancolie » où siège cette expression, est en effet, comme nous le fait remarquer Jean Allouch : « un texte écrit dans ce moment tournant et unique où ce qui existait depuis vingt-cinq siècles brutalement n'existe plus désormais, moment où, en Occident, la communauté sociale délaisse tout rituel de deuil » Ce qui existait depuis vingt-cinq siècles, c'est à dire comme l'écrit Ariès le fait que « dans tout l'Occident de culture latine, catholique ou protestante, la mort d'un homme modifiait solennellement l'espace et le temps d'un groupe social qui pouvait s'étendre à la communauté toute entière, par exemple au village ».

Paradoxe d'une époque, mais aussi paradoxe d'un texte. En effet, pour Jean Allouch, dans « Deuil et Mélancolie » : « l'obscurité des thèses, celle, plus grande encore des axiomes et concepts de base, le renvoi immédiat des unes aux autres, le caractère mal établi de l'ensemble (...) rien de tout ceci ne semble susceptible d'arrêter l'emprise de la version du deuil ainsi proposée ... ». Il poursuit : « épreuve de réalité, travail du deuil, objet substitutif, les termes clefs de cette version du deuil sont devenus des évidences, et qui valent normes ».

Nous ne sommes peut être pas sortis de cette période paradoxale, ni des « retombées » de ce texte, lui aussi paradoxal, mais l'ampleur de l'épidémie de Sida et sa médiatisation sont venues tout de même confronter des pans entiers de la population à la douleur et à l'affliction.

Qu'est ce qui aurait changé, du côté de l'occultation, telle que l'évoquaient René Clément et Jacqueline Maillard ? Qu'est ce qui se manifesterait à nouveau, comme un retour de ce qui aurait été occulté de si longues années ? Qu'est ce qui se trouverait, ainsi réinvestir le champ du langage, dans une inflation, une confusion, voire une obscénité qui sont autant de caractéristiques du retour du refoulé ?

A une époque où 70 % des 520 000 français qui meurent chaque année, décèdent en institution, alors qu'il y a 25 ans, 7 personnes sur 10 mouraient chez elles (Le Monde, 19/05/1993), alors que la proportion de décès de personnes jeunes a sensiblement augmenté ses dernières années avec l'épidémie liée au VIH, les soignants se sont retrouvés confrontés à de nouvelles tâches, réunies sous le vocable flou d'« accompagnement du mourant », sans y avoir été vraiment préparés et en ayant même grandi et vécu dans un environnemeent où n'avait court que la « mort sauvage » (selon l'expression de Jean Allouch).

Cette époque est celle de « l'ensauvagement de la mort », dans laquelle Freud, à travers « deuil et mélancolie », nous propose (on sait avec quel succès !) sa version du deuil, que Jean Allouch n'hésite pas à qualifier tout à la fois de médicale, romantique et mélancolique.

Mais cette époque est aussi, comme il le souligne, celle de la « proclamation de la mort de Dieu », telle qu'elle a été proférée par Nietzsche dans « le gai savoir ».

Jean-Christophe Bailly, dans son « essai sur la mort des dieux », intitulé « Adieu », situe cette proclamation comme contemporaine de la rédaction du « Capital » de Karl Marx. Ainsi qu'il nous le fait remarquer : « ... L'homme occidental moderne n'a pas vraiment voulu la mort de dieu, il a simplement perdu Dieu en route, et si bêtement qu'il ne s'en est même pas rendu compte » et d'ajouter : « ... nous descendons des hommes qui crurent qu'il y avait des dieux, qu'il y avait Dieu. En tant que descendants, nous sommes aussi des héritiers. Héritier de ce qui n'est plus, c'est tout simplement vivre, se ployer dans l'adieu ».

Nous n'en finirons donc pas de dire adieu à ce que nous nous sommes pas rendus compte que nous avions perdu, à Dieu, sans pouvoir autant en faire le deuil.

Or voici que dans cette période où les rituels du deuil ont déserté la scène sociale, où paradoxalement il y a inflation langagière pour évoquer ce qui ne se fait plus, où nous vivons dans l'ombre d'une croyance à Dieu dont nous n'arrivons pas à faire le deuil, voici que dans cette période, le Sida, les cancers, quotidiennement, nous confrontent à la perte et à la nécessité d'organiser quelque chose qui ne nous fasse plus fonctionner dans cette occultation évoquée précédemment.

Il revient parfois aux psychanalystes, dans certaines institutions, d'organiser ce quelque chose qui en finisse avec cette occultation.

Mais, héritant d'un problème que, jadis, les prêtres, les hommes de loi et à travers eux, toute la communauté humaine, avaient en charge, voici certains « psys » en train d'édicter les règles du « bien mourir », continuant à entretenir l'idée (quelques soient leurs références théoriques) que la position d'endeuillé frôle la pathologie, alors qu'il y a quatre-vingts ans, Freud, certes maladroitement pour une fois, essayait de démêler l'une de l'autre.

« Mourir dans la sérénité », perdre l'autre sans rien y laisser de soi-même, autant de poncifs auxquels nous accordons trop souvent notre caution, au nom d'un savoir qui n'en est pas un et en faisant appel à des textes que peu se risquent à revisiter de manière critique.

Ainsi, que la perte soit celle d'un objet réel ou d'un objet imaginaire, il est en effet souvent requis d'avoir à en faire le deuil, dans un travail faisant appel au symbolique et dont la faillite est souvent pointée avec une nuance péjorative, en tout cas avec une connotation morale : « il (ou elle) n'a pas fait son travail de deuil ».

D'où cette dérive, partant du constat que l'autre est dans l'incapacité de mener une tâche qui le conduirait à « un mieux vivre », dérive qui consiste, dans une visée normative, à prescrire un tel travail « de deuil ».

Comme l'écrit Jean Allouch : « Il n'y a aucun doute porté sur l'équation deuil = travail du deuil, ceci

jusqu'au point où le « travail du deuil », tel n'importe quel antidépresseur, devient l'objet d'une prescription ». Et d'ajouter : « ... le problème du deuil, tel qu'il se présente à nos contemporains, semble désormais tout entier contenir dans une alternative entre exclusion de la mort et prescription surmoïque du travail du deuil ».

L'épidémie de Sida par son ampleur, sa durée et sa médiatisation, nous confronte plus que jamais à l'exclusion, l'ocultation, la proscription, le

refoulement, le déni, toutes choses qui fondent souvent l'irruption d'un psychologue dans la vie d'un sujet.

Ce sujet parle, à nouveau, de l'homme confronté à sa finitude. C'est l'occasion pour plus d'un de retrouver cette « profondeur cachée » dont parle André Frédérique. L'occasion de ne plus ignorer ce « quelque chose » ou ce « quelqu'un » qui n'est pas forcément un dieu, qui siège entre la parole et « ce qui l'anime ». Et ça, c'est du « travail », et ce travail ne se prescrit pas, il se fait, et il se trouve des gens pour garantir et témoigner qu'il se fait : les psychanalystes. ■

Bibliographie

- René CLEMENT et Jacqueline MAILLARD : « *De la rencontre du devoir mourir à la découverte du pouvoir vivre* » Psychologues et Psychologies, N° 110, « Psychologues au temps du Sida ». 1992.

- Philippe ARIES : « *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du moyen âge à nos jours* ». Paris, Le Seuil, 1975 et « *L'homme devant la mort* ». Paris, Le Seuil, 1977.

- Geoffrey GORER : « *Death, grief and mourning in contemporary Britain* », New York, Londres, 1965. Traduit en Français sous le titre « *Ni pleurs ni couronnes* » précédé de « *Pornographie de la mort* », préface de Michel Vovelle, Paris, EPEL, 1995.

- Marie de HENNEZEL : « *La mort intime* », préface de François MITTERAND, Paris, 1995.

- Sigmund FREUD : « *Deuil et mélancolie* », Oeuvres Complètes, Tome XIII, Paris, PUF, 1988.

- Jean ALLOUCH : « *Erotique du deuil au temps de la mort sèche* », Paris, EPEL, 1995.

- Jean-Christophe BAILLY : « *Adieu, Essai sur la mort des dieux* ». La Tour d'Aigues, Les Editions de l'Aube, 1993.

- André FREDERIQUE : « *Histoires blanches* ». Editions Plasma, Paris, 1980.